

## Chapitre II

### Preux

Il était une fois un soldat. À seize ans, il semblait droit et vertueux. Pourtant, dès l'âge de sept ans, il avait été aperçu en train de mendier et vers l'âge de huit ans, il avait échappé de justesse à un garde qui l'avait surpris à voler des fruits au marché. Harbard, le scribe, le voulait sous son aile. Il avait été captivé par l'impudence et la soif de survie du jeune gueux après que ce dernier l'ait dépouillé d'un simple bout de pain sec. Le vieux scribe à la barbe rude et éparse l'avait alors invité à l'initier à la scolastique. En échange, Harbard ne demandait au jeune gaillard que de travailler pour lui en tant que coursier. Sa vigueur lui serait bien utile. Le scribe, doté d'une plume exemplaire, offrait des services de rédaction et d'interprétation à la population du village roturier. En échange de quelques pièces, il permettait à des prolétaires illettrés de faire des demandes écrites formelles au château. Il avait ainsi besoin d'un coursier rapide, discret et efficace afin de faire parvenir les parchemins vers le haut de la vallée, au-delà du ruisseau et passé le village bourgeois, jusqu'au pont levis. Ces parchemins renfermant peut-être la clef ouvrant la porte à un financement ou à une faveur du roi, leur valeur était considérable. Et particulièrement dans l'œil de la concurrence. Ainsi, Harbard devait à tout prix empêcher les compétiteurs de ses clients de tomber sur leurs documents. Il n'avait malheureusement pas les moyens de s'offrir une garde personnelle et son dernier coursier, un gros et grand lourdaud sans aucune finesse, avait été retrouvé sans vie derrière une bicoque du quartier des pêcheurs. Peut-être aurait-il plus de chance avec ce jeune homme ? Cette offre n'avait cependant pas suffi pour appâter l'enfant. Il n'était intéressé que par une chose, plutôt excentrique pour un enfant de son âge : nettoyer le territoire de tous les barbares. Pour répondre à son désir, Harbard ne voyait qu'une solution : qu'il joigne l'armée. Cependant, il devrait contourner les processus de sélection officiels, afin de ne pas atterrir là où tous les jeunes gueux de sa trempe atterrissent. C'est-à-dire de devenir les pions de la garde civile qu'on envoie à l'abattoir. Il promit à l'enfant de composer une demande officielle dès qu'il atteindrait l'âge d'entrer à l'Académie. Ce fut assez pour convaincre l'enfant de travailler pour lui. Ça et les deux repas offerts par jour. En échange, le garçon devait porter une veste avec l'inscription « PÉCHEUR » au dos. Quelques années plus tard, celui qui était un garçon gueux et grêle était transformé en soldat fort et inflexible. Il venait de terminer ses classes d'arme. Plus jeune recrue de sa cohorte, il avait été reconnu par les hautes instances de l'armée comme le soldat le plus prometteur. Il avait seize ans. Il s'appelait Valérien.

Le lendemain de sa graduation, à la surprise générale, il se porta volontaire pour une mission de reconnaissance en territoire barbare. Depuis quelques années, ce dernier s'était étendu et rapproché du château. Le village paysan avait pratiquement été rasé. Un message des tourelles de garde éloignées avait fait état d'un mouvement de troupes ennemies. Valérien devait partir seul afin de

rapporter leur position, et ce, sans se faire remarquer. Étant donné le risque associé à ce genre de mission, il était rare de voir une recrue fraîchement sortie de l'Académie se proposer pour un mandat aussi périlleux. Il fallait être courageux ou carrément stupide. Les échos des ricanements étouffés des chevaliers de la garde civile avaient même été entendus durant l'audience. Qu'à cela ne tienne, Valérien n'attendrait pas plus longtemps avant de faire la peau à ces sordides barbares. Il trouverait les meurtriers de sa mère et les ferait payer. Eux et leur famille. Il n'aurait aucune pitié. Il fallait qu'ils paient.

Valérien partit de sa caserne du village roturier au coucher du soleil. Les chiens errants rongeaient les os de dinde abandonnés par les ouvriers. Le vaillant forgeron travaillait à la lumière de sa lampe à l'huile. Les gardes jouaient aux dés sous l'arche de l'auberge. Provenant de l'intérieur de celle-ci, les notes grinçantes du barde résonnaient à travers les querelles et les chopes qui s'entrechoquaient. Valérien ne portait qu'une chemise en lin foncée, un pantalon noir et des chaussures usées en cuir. Une armure légère en cuir foncé en guise de veste lui offrait la seule forme de protection contre les attaques. À sa ceinture, il avait accroché une dague : le seul objet qu'il avait réussi à récupérer de son ancienne vie. Avant d'entrer dans le petit bois qui mène au village paysan, il s'assura de ne pas être suivi. Personne. Il s'engouffra en courant d'un pas léger dans les fourrés d'un bois qu'il connaissait par cœur. La lueur bleutée et mourante du soleil couché peinait à percer le feuillage des arbres. Valérien connaissait cependant mieux que personne les chemins sinueux de cette petite forêt. Il n'aurait aucune difficulté à se situer. La faune nocturne commençait à se réveiller, mais en était encore au changement de quart. La forêt était donc très silencieuse, ce qui permettait à l'éclaireur de bien distinguer d'éventuels bruits de pas. Après environ une demi-heure de marche, il savait qu'il s'approchait du village paysan. Il bifurqua vers l'ouest afin de contourner les limites du village par la forêt et d'observer si activité il y avait. Après de longues minutes à n'espionner que les gambades des lapins sauvages autour des poulaillers abandonnés, une lueur orangée semblable à celle d'une luciole se mit à danser à l'horizon. Valérien se posa au dos d'un grand peuplier afin de mieux observer. Aucun doute, il s'agissait d'un feu de camp. Soit l'ennemi n'avait pas appris les rudiments de la guerre, soit ils ne se croyaient pas en territoire ennemi. Valérien les observa festoyer pendant de longues minutes afin d'évaluer avec précision leur nombre. L'odeur de la bidoche grillée lui parvenait aux narines. Après environ une heure, il avait un plan détaillé en tête.

Quatre guerriers habillés de peaux d'ours et de daims riaient en chœur en ingurgitant des chopes entières de gnole. L'un d'entre eux se mit à danser autour du feu comme s'il parodiait la danse de la pluie. Un gaillard dont les muscles lui montaient jusqu'au cou rit à gorge déployée en levant les yeux au ciel. Soudainement, un bruit sourd alerta le champion guerrier. Il baissa les yeux pour tomber nez à nez avec une flèche qui traversait les clavicules de son ami. Une deuxième flèche se planta directement dans l'orbite oculaire d'un deuxième compagnon alors que le premier tombait dans les braises, mettant le feu au

pelage de sa tunique en daim. La flèche semblait venir de l'ouest. C'est dans cette direction que leur collègue archer était parti soulager sa vessie d'une trop grande quantité de cervoise ingurgitée. Était-il possible qu'il les ait trahis ? L'immense soldat de deux mètres se leva et fit face à la voûte obscure de l'horizon. Une troisième flèche apparut devant ses yeux. Il l'esquiva de justesse. Un autre bruit sourd se fit entendre. Il se retourna. Derrière lui, son troisième confrère, qui avait pris refuge derrière la montagne de muscles, avait reçu la flèche en pleine poitrine. L'homme dégaina son immense épée et poussa un rugissement bestial. Il cria : « Amène-toi, si tu en as le courage ! » L'homme en feu, incapable de produire un son à cause de la flèche qui traversait son cou, prit les devants. Aveuglé par les flammes qui faisaient cuire ses paupières, il courut silencieusement jusqu'à environ vingt mètres devant, où il s'écroula afin de profiter de ses dernières secondes de vie. Une ombre se leva. Le visage de Valérien sortit de la pénombre. Il se débarrassa de l'arc. La lueur orangée du cadavre en feu se reflétait dans la lame de sa dague. Le grand guerrier, peu impressionné par la dégaine d'adolescent de son assaillant, laissa échapper un ricanement. Valérien se mit alors à courir en ligne droite en serrant le manche de sa dague. Le guerrier planta fermement ses pieds au sol et leva son épée. Au moment où le jeune adolescent se trouva à hauteur parfaite, le guerrier souleva au-dessus de sa tête la lame d'une largeur de dix centimètres et d'une longueur incalculable. Il la tira ensuite de toutes ses forces vers son ennemi tout en proférant un cri guttural. Valérien avait cependant bien anticipé le geste. Il ralentit un peu sa course et laissa la lame s'écraser quelques centimètres devant lui. La terre trembla et la pointe s'enfonça dans la terre fraîche. Il bondit. Il posa un pied sur l'épée. La lame lui servit de tremplin. Il s'élança, dague première, vers la jugulaire du géant. La terre trembla de nouveau lorsque le géant s'effondra au sol.

« Cinq de moins », s'était-il dit à lui-même. Par curiosité, il essaya de soulever l'épée colossale encore plantée au sol. Inutile, il n'y arriverait jamais. Un grincement familier le fit sursauter. Celui d'une porte. Il se retourna pour découvrir un vieux shaman qui faisait un pas hors de la petite hutte. « Je croyais bien t'avoir reconnu... Vous n'avez aucune idée d'où vous vous trouvez, n'est-ce pas ? demanda le shaman de but en blanc, regardez bien. » D'abord alerté, Valérien vit bien que personne ne le guettait. Il remarqua d'abord le reflet de la lune dans la souille vaseuse. Il porta ensuite attention aux croassements des grenouilles du marécage, puis aux deux piquets qui servaient à étendre le linge. C'était pourtant impossible. La hutte de sa jeunesse avait été brûlée. « Je savais que vous reviendriez un jour, poursuivit le shaman, c'est pourquoi j'ai demandé à ce qu'on la reconstruise. » Valérien approcha sa lame de la gorge du shaman et lui chuchota : « C'est quoi ce tour de passe-passe ? Qui es-tu vieil homme ? » Le shaman resta de glace, d'épaisses mèches de cheveux lui couvrait les yeux. Il sourit. Valérien appuya la lame sous sa mâchoire ridée.

- Parle, ordonna-t-il.

- Approchez-vous. Je vais vous le souffler à l'oreille.

- Dernière chance, vieillard.

À ce moment, le shaman souffla de toutes ses forces au visage de l'adolescent. Un nuage de poudre jaunâtre de la consistance de la farine vint s'incruster dans ses narines et sa bouche. Valérien lâcha sa prise et recula, paniqué. Il n'arrivait plus à parler. Il n'arrivait plus à respirer.

Lorsqu'il se réveilla, il était attaché dos à un arbre. Ses mains étaient ligotées de part et d'autre du tronc. Il était encerclé par un régiment entier de soldats. La plupart étaient appuyés sur le manche de leur lance. Le shaman était au centre. Valérien leva les yeux vers la cime des arbres. Une armée de cadavres et de squelettes en armure de soldats impériaux y était suspendue. Les sentiments de Valérien étaient ambivalents. D'un côté, il se demandait comment il pourrait s'en sortir, mais d'un autre côté, il savait que ce serait impossible. Ses liens étaient trop solides. Aussi bien l'accepter. Le shaman sortit un parchemin de sa besace et s'approcha du prisonnier. Un soldat leva sa lance et porta la pointe directement au visage de Valérien. Le shaman déroula le papier devant les yeux de jeune homme. « Lisez », dit-il sereinement. Le papier était usé, l'encre commençait à s'effacer. Il s'agissait d'une lettre royale officielle. Il avait appris à reconnaître les différentes variations des sceaux royaux à l'Académie. Il avait d'ailleurs obtenu une note parfaite dans la reconnaissance des documents falsifiés. Et celui là était sans aucun doute légitime. Il jeta un œil au shaman et aux soldats. Tous étaient calmes et semblaient attendre paisiblement qu'il en fasse la lecture, comme un groupe d'enfants qui attendent qu'un adulte leur fasse la lecture au lit. Il se mit à lire. Les enseignements d'Harbard lui seraient enfin utiles. La date inscrite au document remontait à il y a dix ans. Elle s'adressait aux habitants du village de Rhyddid, un village barbare. Le shaman l'interrompit : « À haute voix, s'il-vous-plait. »

Valérien pensa argumenter, mais à quoi bon. Il soupira désespérément et s'exécuta : « Aux concitoyens de la fédération de Rhyddid, le Roi Gisleber, grand souverain de l'empire unique et commandant des puissantes Huit Armées du Nord, en appelle à vous. En ce deuxième jour du septième mois de l'année des Roses, le Roi Gisleber, souverain légitime depuis la reddition des chefs du clan de Rhyddid, ordonne à tous les individus mâles âgés de quinze années de vie ou plus habitant la fédération de Rhyddid de prendre les armes. Des traîtres se cachent dans nos territoires. Tout porte à croire que les limites du village paysan que l'on nomme Bochd abritent un contingent dangereux de traîtres. Le Roi vous ordonne d'attaquer Bochd dans un délai maximal de douze lunes. La mesure punitive à tout manquement sera la mort par pendaison. Tout homme qui démontrera une valeur exceptionnelle courra la chance de trouver grâce à son Roi et dieu, et se voir obtenir une terre et un titre, ainsi qu'une place privilégiée dans sa cour royale. Que la gloire de l'empire unique vous guide. Priez le Roi Gisleber. » Sous le sceau royal, Valérien reconnut tout à coup la signature de son maître, Harbard. Il pensait bien avoir reconnu son écriture et un format de lettre identique à ceux de ses parchemins. Cependant, il n'était pas sûr de comprendre. Le shaman vit le doute dans son regard.

- C'est ce papier envoyé par votre Roi qui a tué votre mère.
- Ma mère n'était pas une traîtresse.
- Probablement pas. Mais comment pouvions-nous le savoir ?
- Vous auriez pu faire des recherches, demander des rapports d'éclaireurs et d'espionnage !
- Nous n'avions jamais de réponse du château. Nous avons décidé d'attaquer à l'aveugle afin de sauver notre peau.
- Sales barbares. Voilà, c'est bien la preuve !
- Barbares. Voilà un terme audacieux.
- C'est ce que vous êtes.
- Est-ce que les barbares reçoivent les ordres de votre Roi ?
- Les barbares doivent être conquis ou anéantis.
- Si nous sommes des barbares, pourquoi aurait-on reçu des ordres du Roi et comment expliquer qu'il ne nous a pas condamnés pendant toutes ces années ?
- Vous avez merdé. Avouez-le ! Vous deviez nous débarrasser des traîtres et vous avez tué ma mère.
- En nous apportant que des menaces, votre Roi a condamné votre mère.
- Tu divagues, vieux fou, répond Valérien avec de moins en moins de conviction.
- Votre Roi se sert des conquis pour éliminer ce qu'il considère comme la vermine de son royaume. Là où il voit des villages marécageux, bruyants et crasseux, nous voyons une beauté naturelle, universelle et crue. Il savait que le meilleur moyen de garder sa population sous contrôle était de les garder ignorants, apeurés et hostiles entre eux. Pour vous, nous étions des barbares. Pour nous, vous étiez des traîtres. Voilà ce qui a tué votre mère.

Valérien reste sans voix. « Nous en avons assez, poursuivit le shaman en pointant la cime des arbres, et lorsqu'il a su de quoi nous étions capable, que les soldats des puissantes Huit armées du Nord ne revenaient pas, il t'a envoyé. » Le shaman sourit. Il fit un court geste de la main. Tous les soldats autour de lui se mirent à marcher et disparurent dans l'ombre. Le shaman sortit de sa manche la dague qui appartenait à la mère de Valérien. Ce dernier voyait son heure sonner. Ce qui arriva ensuite, pour une raison difficile à expliquer, le révolta au plus haut point. Le shaman s'accroupit devant lui, posa les genoux au sol et prit une grande respiration. Il se transperça ensuite l'estomac de la lame. Il s'écroula au sol aux pieds de Valérien. Il posa la dague à portée. Valérien dut l'atteindre avec son pied, tailler le lien à ses pieds en tenant la dague avec ses orteils. Ainsi, il pouvait ensuite l'apporter à ses mains, se contorsionner afin de l'attraper de ses doigts, et enfin tailler les liens qui retenaient ses mains. L'opération complète dura une bonne heure. Pendant ce temps, le shaman se vida de son sang. Au moment où le lien entre les mains de Valérien éclata, dans un dernier souffle, il s'excusa. Valérien reprit sa dague d'un geste brusque. Il était confus. Qui était cet homme ? Tout en se protégeant de sa dague et en s'assurant qu'aucun soldat n'allait lui bondir dessus, il dévoila le visage du shaman en repoussant une épaisse mèche de cheveux. Il reconnut le regard de cet homme aux yeux bleus. Il pourrait le reconnaître parmi des millions. À l'époque, il avait

une épée, les cheveux courts plutôt poivre et sel, une colonne vertébrale beaucoup moins affligée et une démarche très désinvolte.

Le lendemain, le corps d'Harbard, retrouvé par un de ses disciples sur le plancher de son petit boudoir, reposait aux côtés du vieux parchemin usé dont le verso avait les lettres « PÉCHEUR » écrites à l'aide de son propre sang.